

I

Et tout à coup elle a flanché. Le bruit de son corps percutant le sol de la cuisine dans un bruit mat et sourd. Sur l'expiration longue et douloureuse d'un cri trop longtemps retenu et étouffé. Autour de sa tête, une flaque. Qui s'étend. S'infiltré dans les rainures du vieux parquet. Le contact avec le liquide chaud la rassure. Mais très vite la sensation devient désagréable. Comme quand elle était petite et qu'elle faisait le même cauchemar. Après il fallait changer les draps. C'était froid et humide. Aujourd'hui, elle s'en fout. Elle pourrait bien baigner dans son *Earl Grey* jusqu'à la fin du monde. Quelle importance. La tasse ne s'est même pas brisée dans la chute. Il y aura donc une survivante. Elle ne bouge pas. Elle écoute. Les battements de son cœur timide. Son regard est immobile. Fixé sur le lustre ancien. Les rayons du soleil traversent les petits morceaux de verre multicolores, dessinant une fresque joyeuse qui danse sur le mur blanc. Elle pourrait presque entendre la voix rauque lui murmurer : « Comme ça, nos matinées seront toujours pleines de joie et de bonheur... ». Et, soudain, la vue de ce spectacle devient intolérablement grotesque, misérable. Écœurant de méchanceté. Accusateur. Et le cri s'échappe enfin. De toute la force qui lui a manqué pour le retenir. Et

le cri la secoue toute entière. Le flot des larmes se mêle aux soubresauts de sa poitrine meurtrie.

Elle est restée prostrée. Des heures durant. Recroquevillée. Elle a fini par sombrer. Le corps, éreinté par le chagrin, a demandé grâce et s'est réfugié dans un sommeil épais. Amnésique. La nuit s'est lentement insinuée autour d'elle. Berçant ses rêves agités et lui offrant un répit salvateur. Les bruits de la ville ont fait place à une atmosphère irréelle. Spectrale. Dehors, la ville aussi s'est endormie. À part quelques ambulances et voitures de flics qui passent en trombe dans la petite rue, et qui font chanter leurs sirènes stridentes, le silence est de rigueur. Ce soir, même les caïds du coin sont rentrés se coucher. Pas de bagarres de rue ni d'insultes perdues, lancées pour le regard trop appuyé d'un passant qui s'enfuit sans demander son reste. Et c'est presque regrettable. Au moins pourrait-elle trouver une raison de se lever. Aller hurler toute cette rage sur son balcon. Adresser sa haine à quelqu'un, enfin, peu importe qui, se soulager du poids qui la cloue au sol de la cuisine et semble s'être emparé de son corps qui ne répond plus. Elle leur demanderait si c'est pas bientôt fini ce bordel ? Que pour être aussi agressifs faut pas avoir grand-chose dans la caboche ; que même les chiens se respectent plus ; et que terroriser un pauvre type, caché derrière sa bande de copains, c'est un peu facile non ? Que faut pas non plus avoir grand-chose dans le pantalon, et puis que, de toute façon, vous êtes tous pareils, vous, les mecs, vous parlez beaucoup mais, quand il est question d'agir, c'est autre chose ; et que maintenant tout le monde rentre chez soi où elle appelle

les flics ; merde, y a jamais moyen de dormir dans ce quartier ? Dormir. Elle ne veut plus dormir. Le réveil est toujours trop douloureux. Parce qu'alors elle se souvient. Et chaque réveil lui lacère un peu plus le cœur.

C'est sa façon de bouger qui, en premier, l'avait touchée. Une longue silhouette élégante aux gestes délicats empreints d'une maladresse bouleversante. Elle s'était dit, c'est fou, il ne marche pas, il danse. Elle l'avait ensuite étudié en détails, décortiqué. Centimètre par centimètre. Elle en avait eu le souffle coupé. Il se dégageait de cet étrange individu une aura saisissante qui l'avait attirée comme un aimant. En un instant elle avait su. Lorsqu'il s'était adressé à elle, plantant ses yeux sombres dans les siens, en un long regard mystérieux qu'elle ne pourrait jamais décrypter, elle avait senti ses jambes se dérober sous elle. Son cœur s'était mis à battre tellement fort qu'elle avait tout à coup vacillé. Il s'en était aperçu et l'avait aidé à s'asseoir sur une chaise. Puis il avait disparu, une seconde à peine, une seconde qui lui avait paru être une éternité. Son absence était déjà douloureuse. Déjà. Il était revenu un gobelet à la main et le lui avait tendu. Leurs doigts s'étaient frôlés. Un choc presque électrique. Un violent désir de se jeter dans ses bras et d'y rester pour le restant de ses jours. Il lui avait dit buvez ça ira mieux vous êtes très pâle. Elle avait amené le verre à sa bouche et avait bu à petites gorgées, continuant de le dévorer des yeux à la dérobée. Il lui avait souri, lui avait dit que c'était sûrement un coup de chaud. Elle avait hoché la tête, incapable de prononcer un mot.

Mais ce soir c'est différent. Le réveil s'est produit sans heurts. Sa tête est vide. Un voile cotonneux s'est installé dans son esprit. Et, avec lui, l'oubli. Terrassant la cavalcade des pensées meurtrières qui ne la lâchaient plus. Faisant taire les voix. Depuis combien de temps erre-t-elle dans ce doux *no man's land* psychotique ? Aucune idée de l'heure.

C'est le cliquetis d'un trousseau de clés qui l'avait subitement sortie de sa torpeur. La ramenant brutalement à la réalité. Elle avait alors ouvert les yeux dans l'obscurité et dressé l'oreille, son corps tout entier se crispant dans un espoir fou, son cœur se remettant à battre à grands coups. Mais les clés avaient continué leur course jusqu'à l'appartement voisin et le silence s'était refermé sur elle. Hébétée.

La température dans le petit appartement a baissé avec l'arrivée de la nuit et elle frissonne. Elle remue ses doigts engourdis par le froid et se met à caresser le bois délicat et irrégulier. Les lattes du vieux plancher grinçant qui l'avait séduite immédiatement et avait suffi à la convaincre d'élire domicile dans ce trou à rat qui tenait alors à peine debout. De travaux en travaux elle avait complètement transformé le lieu, qui était aujourd'hui méconnaissable. Seul le plancher avait été épargné. Malgré l'insistance de l'entrepreneur qui ne comprenait pas pourquoi elle s'entêtait à le laisser intact. « Je vous jure, je ne comprendrai jamais les femmes... Je vous aurai prévenue ! Faudra pas vous plaindre si vous passez à travers et que vous vous retrouvez dans la chambre de Monsieur Cherpant ! ». Elle avait souri intérieurement en imaginant la scène et

avait répliqué que ce plancher était l'âme de cet endroit et qu'il serait là encore bien après eux, elle en était sûre. Il avait grommelé un « Satanées bonnes femmes... » dans sa moustache, avait fini son café d'une traite et avait quitté la pièce, l'abandonnant à ses rêveries.

Dehors, le vent s'est mis à souffler à grandes bourrasques. Amenant avec lui les premiers flocons de décembre. Le temps, qui semblait suspendu, a repris sa course folle. Signe que la vie est là et que le destin d'une âme esseulée est bien peu de choses. Comme elle se sent petite ce soir. Bon. Elle va bien devoir finir par se lever. Au moins pour attraper le plaid posé au bord du canapé et s'y enrouler. Alors, enfin, elle ramène ses jambes sous elle. Enfin, elle prend appui sur ses poignets décharnés et la voilà assise. Avec quelle facilité déconcertante elle a quitté sa léthargie. Sa tête est lourde bien sûr, les tempes cognent dur, les cachets doivent sans doute y être pour quelque chose, mais son corps manifeste une vigueur farouche. L'être humain est coriace. Ce n'est pas si facile que ça de déclarer forfait en fin de compte.

Alors que sa main cherche à agripper la chaise pour hisser son corps fourbu, à nouveau des bruits de pas dans l'escalier. Des pas qui, cette fois, s'arrêtent. Devant sa porte. Son cœur ne s'emballe pas. Maintenant complètement réveillée, elle sait. Que ce ne sont pas les bons. On frappe. Trois petits coups discrets.

« Claire ? »

Merde... Hugo. Dernière chose dont elle avait besoin.

« Claire, c'est Hugo, ouvre ! »

Elle ne bouge pas.

« Claire... je sais que tu es là, allez, ouvre, t'es chiante ! »

Il n'abandonnera pas, elle le sait.

« CLAIRE ! »

— J'arrive Hugo... deux minutes.

Elle prend une grande inspiration et, en un seul mouvement, la voilà debout. Chancelante. Des taches noires dansent devant ses yeux. Le sol l'appelle à nouveau. Elle attrape la chaise, s'y laisse tomber lourdement. Ferme les paupières. Calme sa respiration haletante.

« Claire, qu'est-ce que tu fous ? »

Le bougre s'impatiente.

— Deux secondes !

Prudemment cette fois, elle se lève de la chaise, teste la fiabilité de son équilibre et se dirige à petits pas vers l'entrée. Déverrouille la porte.

Hugo lui fait face, dans toute sa splendeur. Aussi souriant qu'à son habitude. De l'air de celui qui ne voit en ce monde que beauté et joie de vivre. Qui s'obstine encore à croire que la nature profonde de l'être humain est bonne et généreuse.

Ce que les gens heureux peuvent être énervants. Elle soupire.

« Salut. »

— Pompon ! Je suis content de te voir !

Il l'avait baptisée de ce stupide surnom l'hiver dernier, le soir de leur première rencontre. Ils s'étaient retrouvés coincés dans l'ascenseur au milieu des cartons empilés d'Hugo qui emménageait dans l'appartement voisin de celui de Monsieur Cherpant. L'ascenseur surchargé s'était arrêté net entre le premier et le deuxième étage, leur imposant une proximité qui n'avait pas semblé

déranger le jeune homme, contrairement à Claire, non seulement claustrophobe, mais qui, en plus, exécrait ces instants presque intimes où, confinés dans un espace restreint, pendant un laps de temps trop court pour avoir une véritable conversation, deux individus se retrouvent obligés d'échanger des politesses, des banalités. Elle s'était maudite d'avoir eu la flemmardise de monter les trois étages à pieds.

Trop heureux qu'il était de faire la connaissance de sa première voisine, Hugo n'avait pas remarqué le malaise de Claire, blanche comme un linge, dont le front perlait déjà de petites gouttes de sueur et qui s'était mise à happer l'air à grandes goulées comme un poisson hors de l'eau. Il s'était tout naturellement mis à lui raconter sa vie. Elle n'avait écouté que distraitemment, obnubilée par l'issue de cette situation insupportable — qui n'avait en réalité duré que très peu de temps. L'ascenseur s'était très rapidement remis en marche, comme par miracle. Elle était descendue à l'étage d'Hugo. Ne souhaitant pas rester une seconde de plus dans cette machine infernale, qu'elle n'avait d'ailleurs plus jamais empruntée par la suite. Elle avait abandonné le jeune homme au milieu d'une phrase et s'était lancée à grandes enjambées flageolantes dans la cage d'escalier, son bonnet à pompon dansant sur sa tête. Il s'était gentiment moqué d'elle : Pompon était née.

— T'es complètement malade... Débarquer comme ça, en pleine nuit.

La phrase est sortie teintée d'agressivité.

Hugo sort son ancêtre Nokia de la poche de sa veste et regarde l'heure sur l'écran fêlé.

— Ah ! oui, quand même... Trois heures vingt. Désolé, je te réveille ?

Hugo prend un air penaud. Claire s'en veut d'être aussi impatiente avec lui.

— Pas vraiment.

— Je suis passé plusieurs fois ces deux derniers jours. Je t'ai même laissé un mot.

Claire baisse les yeux. À ses pieds, une feuille pliée en deux. Le mot qu'Hugo a dû glisser sous sa porte. Elle n'avait même pas remarqué. N'avait pas non plus entendu ses visites. Deux jours déjà ? Effrayant. Elle devait être encore plus dans le coltard qu'elle ne le pensait.

— T'étais où ?

— C'est un interrogatoire ?

— Non. Je m'inquiétais. On devait manger ensemble avant-hier soir, non ?

Merde. Elle avait oublié. Hugo l'avait en effet invitée à venir manger chez lui pour fêter l'anniversaire de leur rencontre.

— Désolée.

— On se les gèle dans ce couloir ! Tu me fais entrer ?

C'est vrai qu'il fait froid. Glacial même. Claire n'y a pas prêté attention jusque-là, mais chacune de leur expiration se transforme en buée. Le long couloir, éclairé par une seule loupote confère à la scène une ambiance de film d'horreur. Claire jette un œil à l'intérieur de l'appartement. Quelle pagaille ! Tant pis. Elle éludera ses questions. Elle l'invite à entrer, referme la porte derrière eux.

Hugo, qui la précède, appuie sur l'interrupteur. La lumière se fait, révélant un désordre indescriptible. Même si Hugo le remarque immédiatement, il ne fait aucun commentaire. Claire le remercie silencieusement. Elle n'aurait pas eu la force de s'expliquer. À coup sûr, les larmes auraient jailli à nouveau. Pourtant Hugo doit se poser des questions. Le malaise est évident. Il se dirige vers le réfrigérateur pour l'ouvrir et en sortir une bouteille de jus d'orange. La pose sur le buffet. Suspend son geste subitement. L'emballage de la plaquette vide. Claire retient son souffle. Quelle conne ! Elle aurait dû la faire disparaître avant de le faire entrer. Hugo hésite. Elle le sent. Mais, finalement, il prend un verre dans l'armoire située au-dessus de l'évier. Remplit le verre. Le boit d'une traite. Se sert un deuxième verre qu'il boit à la suite. Claire l'a observé. Blottie dans un coin du canapé, sous l'énorme couverture de laine. Elle ne se trouble pas. De ce qu'Hugo se sente chez lui n'importe où. Attitude qu'elle ne supporte pourtant chez personne d'autre. Avec Hugo, c'est différent. Peut-être parce qu'il garde ce quelque chose de l'enfance, de tellement attendrissant et doux. Cette façon de pénétrer votre intimité avec un naturel désarmant. Et de s'y installer. Claire a deviné que sa vie ne serait plus jamais pareille avec Hugo. Et, parfois, à son grand regret.

« T'as une sale tête tu sais... »

La voix de Hugo la fait sursauter. Perdue dans ses pensées, elle n'a pas senti Hugo s'installer à côté d'elle. Depuis combien de temps l'observe-t-il ? Elle n'aime pas cette façon qu'il a de la dévisager. N'aime pas l'expression

de ses yeux. Il a compris. Elle se sent nue. Vulnérable. À sa merci. Sa gorge commence à se nouer. Elle détourne les yeux avant qu'il ne soit trop tard.

— T'as vu, toute cette neige, c'est fou. J'espère que ça tiendra jusqu'à Noël !

Il a fini par briser le silence pesant. N'a pas insisté devant le mutisme buté de Claire. Il s'est approché de la fenêtre. Le front collé à la vitre, il observe maintenant les petits cristaux blancs qui viennent s'y déposer en masse.

— Mh !

— Tu vas chez tes parents le vingt-quatre ?

Hugo, toujours face à la fenêtre, s'applique à dessiner de petites formes dans les taches de buée que son haleine souffle sur la vitre. Le croquis rapide d'une crèche apparaît peu à peu.

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas, tu ne vas pas passer Noël toute seule quand même ?

— Franchement, Hugo, ça m'est égal. J'ai toujours détesté cette fête.

— Quoi ? Tu n'aimes pas Noël ?

Médusé, Hugo s'est retourné et fixe Claire.

— Les sourires hypocrites, les tensions sous-jacentes, les sujets tabous qu'on ne doit pas aborder, les cadeaux de mauvais goût qu'on t'offre et que tu dois faire semblant d'apprécier, les heures passées à table à s'empiffrer, boudinée dans cette même robe dégueulasse que tu ressors chaque année pour faire plaisir à maman, le même CD pourri de chants de Noël que tout le monde entonne la bouche en cœur, tout ça, pour quand même finir par s'engueuler à quatre heures du mat', ivre ! Si c'est ça Noël, alors, non, je

crois que je n'aime pas Noël. Je préfère encore me louer un film et commander une pizza.

Elle a dit tout ça d'une traite. Hugo l'a écoutée sans l'interrompre puis la dévisage d'un air malicieux. Elle dit : « Ça te fait marrer ? »

— T'es une vraie rebelle hein, toi ?

— ...

— Viens avec moi.

— Pardon ?

— Viens passer Noël chez moi ! Je pars demain... fais ton sac et viens avec moi !

— Euh, Hugo, t'as écouté ce que je viens de te dire ?

— Oui. Et j'ai décidé de te faire changer d'avis. Tu verras, chez moi, ça n'a rien à voir avec l'idée que tu t'en fais. Je te promets qu'on va se marrer ! Et puis, prendre l'air de la campagne, ça te fera du bien.

— Hugo...

— T'as pas le choix, Claire. C'est ça ou je reste ici. Je ne te laisserai pas passer Noël toute seule.

— Je te jure que je m'en fous !

— Claire, je ne plaisante pas.

— Ah ! merde, t'es lourd !

Hugo la regarde droit dans les yeux attendant la capitulation. Cette fois, il ne cèdera pas. Claire soupire, lâche un « Ok » du bout des lèvres, à peine audible. Hugo jubile. De toute façon, elle n'a pas la force de se battre. Et puis, avec des étrangers, ce sera différent. Pas de comptes à rendre. Une page blanche. Elle fera semblant, le temps d'une soirée. Et puis, un ou deux *valium* l'aideront à maintenir le cap.

« On décolle à dix heures ! »

— Bon, je suis désolée, mais je vais devoir te chasser.
J'aimerais bien dormir encore un peu.

— Je peux dormir, moi aussi ?

— Franchement, Hugo, cette nuit, j'ai besoin de dormir seule.

— Pas de soucis, je dormirai dans le canapé.

Claire s'apprête à répliquer. Se ravise.

— Comme tu voudras.

Elle se lève et se dirige vers sa chambre. Hugo la contemple qui s'éloigne. Petite créature fantôme, perdue dans une robe de nuit trop grande. La silhouette, d'ordinaire espiègle et aérienne, a disparu pour faire place à une carcasse trop lourde pour elle. Tournant vers lui un visage défait, elle le salue distraitement d'un « bonne nuit ! » avant de disparaître.